

## LES HUMANITES EN PERIL DANS L'ECRITURE POETIQUE DE JOSUE GUEBO ET DE TANELLA BONI

ADOU Kouadio Antoine  
 Maître-Assistant  
 Enseignant-Chercheur  
 Université Péléforo Gon Coulibaly, Korhogo (Côte d'Ivoire)  
[antoine.adou@upgc.edu.ci](mailto:antoine.adou@upgc.edu.ci)

ANGOHO Nomba Apollinaire  
 Doctorant  
 Université Alassane Ouattara, Bouaké (Côte d'Ivoire)  
 Département de Lettres Modernes  
[nombaapollinaire@yahoo.fr](mailto:nombaapollinaire@yahoo.fr)

### Résumé

La poésie proclame la liberté et promeut la vie, car son appareil langagier dénonce les souffrances infligées au peuple. Ainsi, décrypter un poème, c'est comprendre la vie des hommes. Tanella Boni et Josué Guébo, respectivement dans *Là où il fait si clair en moi* et *Songe à Lampedusa*, poétisent la tragédie africaine du voyage clandestin. Ils explicitent les motifs des noyades dans la Méditerranée à l'aide de stratégies poétiques qui mettent en exergue l'image d'une humanité africaine en péril. Toutefois, quel signal envoie une telle écriture à la communauté francophone et mondiale?

**Mots-clés:** Humanité, Péril, Méditerranée, Tragédie, Poésie

### Abstract

The poetry proclaims freedom and promotes life because its language apparatus denounces the suffering inflicted on the people. Thus, to decrypt a poem is to understand the life of human being. Tanella Boni and Josué Guébo, respectively in *Là où il fait si clair en moi* and *Songe à Lampedusa*, poetize the African tragedy of clandestine travel. They explain the reasons for drowning in the Mediterranean using poetic strategies that highlight the image of African humanity in danger. However, what signal does such writing send to the francophone and global community?

**Key words:** Humanity, Danger, Mediterranean, Tragedy, Poetic

## Introduction

Le concept d'«humanisme» est un mouvement de pensée européen, né en Italie, à Florence, et trouve un écho retentissant à la Renaissance au XVI<sup>e</sup> siècle. De «Humanista», le vocable désigne, par métaphore, le renouvellement des Lettres et des Arts, s'applique à tout érudit qui s'occupe d'enseigner les langues. De là, il y a comme une focalisation sur la magnificence de l'esprit humain. Les humanistes de la Renaissance estiment qu'il n'y a que la culture qui parachève les qualités naturelles de l'homme, le rendant digne de ce nom. Par conséquent, parler d'humanité, c'est consentir à un effort pour le relèvement de la dignité de l'esprit humain par l'appropriation des modèles qui ont fait la fierté de l'époque antique. Ils recommandent, qu'au centre de la réflexion, soit acté en priorité l'épanouissement de l'humain. Désormais, le concept d'humanité se revêt d'une armure éthique: celle de définir le milieu social où l'humain pourrait tendre vers la plénitude. Gérard Durozoi et André Roussel (1987, p. 158) le confirment en ces termes: «On peut aujourd'hui nommer humanisme toute attitude ou théorie affirmant que la dignité humaine est la valeur suprême et doit donc être aussi bien favorisée que défendue contre les atteintes émanant des pouvoirs politiques, économiques, religieux (...)».

Il est donc certain que la condition humaine préfigure la préoccupation majeure des humanismes c'est-à-dire, s'attribuer le souverain devoir de déterminer le Bien pour l'humain, par la promotion de la liberté, de la justice, de l'égalité pour tous. En un mot, l'amélioration des conditions de vie. Les écrivains se font écho de cet idéal. La clause de l'auteur est que «l'écriture traduit avant tout le rapport que l'écrivain entretient avec la société. Le langage littéraire est en effet transformé par sa destination sociale», ainsi que le clame Roland Barthes (1953, p. 180).

C'est d'ailleurs le sens de la présente réflexion portant sur “Les humanités en péril dans l'écriture poétique de Josué Guébo et de Tanella Boni”. Nous ambitionnons déniveler les multiples paliers de deux recueils de poèmes qui dégagent les motifs du danger auxquels l'humain, à travers la crise migratoire, est en perte de sens. Sur ce, comment transparait le danger auquel court l'humanité face à la recrudescence du phénomène migratoire? Pour ce faire, l'étude prend appui sur le terreau interprétatif de la sociocritique et de la stylistique, afin de mieux cerner les signes linguistiques et le sens des images reversées aux structures textuelles.

La trajectoire analytique sera conduite à trois niveaux. Nous aborderons en guise d'état des lieux les causes en amont du phénomène migratoire. En second lieu, nous verrons comment l'écriture poétique des deux auteurs alerte, interpelle l'être humain sur les risques migratoires. Le troisième point dégagera le sens profond de l'écriture poétique en rapport avec la tragédie migratoire.

### 1. Les motifs à l'émigration suivant le regard de Josué Guébo et Tanella Boni

Les deux recueils enregistrent des poèmes au long cours où commencent, dès l'incipit les raisons favorisant la défiguration de l'espèce humaine. Le thème de l'immigration clandestine, avec pour point nodal le labyrinthe méditerranéen, y tient une place de choix. Avant d'aborder la crise migratoire à proprement parler, les poètes identifient au travers d'une description pathétiquement réaliste, les éléments précurseurs du danger qui guette l'humain.

#### 1.1. De l'utopie des politiques sociales en Afrique

Il existe de grands problèmes de politiques de gouvernance en Afrique qui portent préjudice aux peuples. L'un de ces problèmes relève de l'absence d'une politique sociale qui garantirait des conditions de vie au seuil de l'acceptable. Certains politiques excellent dans la démagogie et le mensonge durant les campagnes électorales, faisant miroiter de probables lendemains meilleurs. L'illustration se perçoit ici dans les propos de Josué Guébo (2014, p. 34.):

*Plus que les mots de la dérision  
Plus que le verbe des tribuns  
La faim  
Haranguerait les foules*

*Et leur conterait  
 Monts et merveilles  
 Harraga  
 L'enfance rayée  
 L'adolescence raturée  
 L'avenir chiffonné  
 Aucune ligne à retenir*

En observant la disposition typographique, le poème occupe un espace réduit puisque les vers n'excèdent pas neuf syllabes. Cela contribue à mettre en relief l'absence d'opportunité de réussite sociale. La gradation ascendante lisible dans les adjectifs qualificatifs épithètes «rayée, raturée, chiffonnée» installent un climat de peur, de tension sociale. Aussi, l'avenir quasi hypothétique des peuples est accentué par la négation «aucune » perçue dans la chute du poème. La personnification de la «Faim», qui «haranguerait les foules», marque une ironie à travers laquelle le poète semble faire de «la faim» l'épineux fléau qui frappe toutes les couches sociales. Par ailleurs, la paronomase «Haranguerait/Harraga» permet à l'auteur de tirer une conséquence face à la recrudescence de la famine qui met en péril l'être humain. «Harraga» est un terme d'origine maghrébine (dont le singulier est Harrag) employé pour désigner les migrants clandestins, depuis les pays du Maghreb (Algérie, Maroc, Tunisie, Lybie) à bord d'embarcations de fortune. Les candidats à l'exil méditerranéen sont le témoignage de politiques utopiques. Pour sa part, Tanella Boni (2017, p. 56.) est sans équivoque:

*Ils ont quitté leurs pays  
 Le cœur en bandoulière  
 Et leurs peaux en lambeaux  
 Gardent encore  
 Un silence indéchiffrable  
 Collé aux fenêtres  
 Des grandes illusions*

*Ils ont quitté leurs pays  
 Sur la pointe des pieds  
 Le pays où les chats  
 Serrent les dents  
 Sur fond de désastre parlant*

Le terme du voyage est mis en évidence à travers le mouvement rythmique de l'anaphore «ils ont quitté leurs pays», visible en début de chaque strophe. Le champ lexical de l'indigence des candidats à l'aventure se déploie sous les expressions hyperboliques: « cœur en bandoulière; bpeaux en lambeaux ; grandes illusions; désastre parlant ». De fait, la locution verbale «serrent les dents», dans la chute du poème, est un vocabulaire à connotation péjorative ayant le sens d'une angoisse extrême due à l'impossibilité de se nourrir. Le syntagme nominal «silence indéchiffrable» raffermit l'idée de l'existence d'un joug de l'oppression humaine. Le poète fait usage d'un champ lexical à caractère tragique, face au péril humain et, permet ainsi, de vérifier l'existence d'une préoccupation sociale et humaniste quant à la misère des peuples. Par ailleurs, il faut signaler que la violence issue des crises et des guerres est un paradigme à admettre dans les motifs à l'immigration.

## **1.2. Crises et guerres fratricides : une poésie expressive**

Les sociétés contemporaines africaines éprouvent un malaise profond du fait de la mauvaise gouvernance politique. En effet, les crises et les guerres qui se jouent sur le continent sont les maîtres-mots qui illustrent les politiques calamiteuses de certains dirigeants. Dans *Là où il fait si clair en moi*, Tanella Boni écrit:

*C'est une histoire sans fin  
 Qui fait des ravages  
 Autour de toi en toi*

*Qui ne sais pas éteindre  
Les feux brûlants  
Qui minent les corps (p.14)*

*La violence roule ses tambours  
De saison en saison  
Comme si l'éternel retour  
Était inscrit dans ces choses  
Plantées là  
Clous de nos têtes raisonnantes  
Ces choses dévoreuses de relation (p.45)*

Le poète s'exprime par le truchement d'une métaphore filée, doublée d'une métonymie où les syntagmes «ravages; feux brûlants; violence; dévoreuses» s'associent et renvoient à l'isotopie de la guerre. D'ailleurs, ici, la personnification accentuée de la métaphore «la violence roule ses tambours», connote l'idée de champ de bataille, installant ainsi des crises interminables. Le champ lexical des crises est perceptible dans les signifiés: «une histoire sans fin; qui ne sais pas éteindre; feux brûlants; de saison en saison; l'éternel retour; plantées là». La persistance de la guerre et les différentes crises sur le continent africain font dire à Josué Guébo (2014, p. 51.):

*Mais il faut partir  
Loin des terres arides  
Bien loin des mots  
Qui font mal au cœur  
Loin des tirs  
Qui rythmeraient les heures  
Loin des viols qui font pollen*

Du point de vue sémantique, ce poème aurait pu être titré *fuir les tourments*. Les rejets dans les vers 2 «loin des terres arides»; au vers 4 «qui font mal au cœur»; au vers 6 «qui rythmeraient les heures», accentuent le mobile de s'éloigner de cette Afrique de tous les maux. Une telle affirmation se fonde sur la locution verbale «faut partir» qui traduit une obligation de fuir les événements qui ont cours. Le refrain «loin de» adossé à l'emploi des noms communs «mots, tirs, viols» en sont l'expression. L'idée de fuir les «tirs» confirme la recherche d'un abri au regard de la persistance de la guerre. Cela est aussi valable pour «loin des viols », qui évoque la désacralisation du sexe de la femme lors des conflits armés. Le poète laisse transparaître les conditions de vie déplorable (terres arides au vers.2), les discours démagogiques des politiciens (les mots qui font mal au cœur au vers 3 et 4), enfin, les atrocités et les exactions commises lors des conflits armés (les tirs et les viols au vers 5 et 7). L'auteur veut dénoncer la violence qui gangrène l'environnement social, tout ce qui porte atteinte à la dignité et aux libertés humaines. On comprend mieux les réalités et les raisons à la base de cette soif du départ. Puisque les raisons d'instabilité politique sont quasi perpétuelles, le voyage vers un ailleurs meilleur sonne comme une hantise.

### **1.3. La hantise du voyage clandestin sous le prisme de l'imaginaire de l'Eldorado**

La dimension sociologique du voyage s'observe dans le fantasme d'un avenir meilleur, dans l'imaginaire que se font les candidats d'une Europe capable d'offrir un espoir de vie nouvelle. Il s'agit d'une vision idéalisée de l'Europe qui apparaît comme «*la dernière oasis*» (Tanella Boni, 2017, p. 14.) où les désemparés du continent africain pourraient trouver le bonheur. L'on peut évoquer au passage, la valorisation culturelle qu'acquiert un expatrié aux yeux de ses concitoyens, à son retour d'un long séjour européen. Par conséquent, le voyage devient un moyen de construction ou de reconstruction d'une vie sociale. De ce qui précède, l'on est mieux renseigné sur l'omniprésence et la hantise pour le voyage selon les dires de Josué Guébo (2014, p.32.):

*Tout d'envol*

*L'étrier pour pas  
 Nul vent contraire  
 Je serai aventurier  
 Vent et frère du vent  
 Aventurier  
 Ma nuée de feuilles  
 Tenues par les cordes du rêve  
 Et autant mes amarres  
 Lâchées contre  
 La statue blafarde de l'ennui  
 Une vie en gerbe  
 Ouverte tel un halo  
 Dans le champ de l'instant  
 Et toujours cette soif  
 De l'avant  
 Cette faim de l'envers*

Les syntagmes : *envol* (vers1); *l'étrier* (chacun des anneaux ovales de fer suspendus de chaque côté de la selle par une courroie et qui servent à supporter le pied du cavalier) au vers 2; *vent* (v. 3 et 5); *aventurier* (v. 4 et 6); *frère du vent* (v. 5); *rêve* (v. 8); *mes amarres* (v. 9); *ouverte* (v. 13); *soif de l'avant* (v. 14-15) se rapportent à l'isotopie du voyage. Ils traduisent l'obsession qui anime les candidats à l'exil. Les expressions «Et toujours cette soif de l'avant» et «frère du vent» amplifient le désir inapaisé d'aller à l'aventure. Par le pronom personnel «je» Michel Hausser, 1988, p. 111), sujet poétique établissant une empathie, auquel s'ajoute le procès «serai un aventurier», fait de l'écriture de la migration une expression littéraire capable de favoriser l'élaboration d'une identité nouvelle. La perte de la qualité d'origine du migrant ne peut-elle pas se lire comme une volonté de poétisation de la tragédie humaine?

## 2. La poétisation de la tragédie humaine

Les poètes ont une mission prophétique, ici, celle-ci consiste en la conscientisation de potentiels candidats à la mort lors du périple méditerranéen. Une telle affirmation se justifie dans la poétisation de la tragédie humaine qui sème la fraîcheur, lorsque les vers peignent, avec force réalisme, les masses informes échouées sur les plages européennes. Tanella Boni et Josué Guébo tentent de choquer le lecteur et de le sensibiliser à partir de la description poétique des clandestins pris en otage.

### 2.1. La description poétique des otages de la méditerranée

L'écriture des auteurs prend en charge le réel pour le recréer dans une réalité nouvelle. La description se dissimule dans ce texte de Tanella Boni (2017, p. 64):

*Ils voguent ils voguent  
 Des corps et des corps décharnés qui émergent  
 Squelettes aux rêves lentement échoués  
 Sur une plage déserte de la rive du monde  
 Visages invisibles corps momifiés  
 Aux rêves avortés*

Au plan formel, la récurrence des figures assonances (v) et (é) se combinent et produisent des ondes sonores imitant l'appel au secours d'un naufragé. Au plan sémantique, la métaphore de la mort se lit dans les connexions de certains lexèmes comme *corps décharnés* et *émergent*; entre *squelettes* et *échoués*; enfin, entre *visages invisibles* et *corps momifiés*. Le pluriel affecté à l'ensemble des syntagmes nominaux dans le texte renvoie à la fois aux nombreux clandestins qui «voguent» en mer et à ses milliers d'anonymes qui échouent sur les côtes de l'Europe. Dans cet ordre d'idées, la chute du poème avec le groupe nominal prépositionnel «aux rêves avortés» contribue à accentuer l'implacable réalité d'un océan prédateur de vies. C'est d'ailleurs ce que confirme le propos de Tanella Boni (2017, p. 64):

*Au milieu de la traversée  
Des corps échoués par milliers  
Au clair de la lune qui leur tisse un linceul  
Aux bons soins de passeurs de pierres  
Qui ignorent les noms des humains*

*Assassinés par les chasseurs de rêves  
Ensevelis dans la mer-tombeau  
Corps sans nom sans sépulture  
Seul le vent marin les accompagne  
Depuis le premier matin du monde*

L'allégorie de «la lune» personnifiée à travers le verbe «tisse» montre le caractère peu ordinaire de la scène décrite. L'analyse des temps verbaux s'avère très féconde pour déterminer le caractère dramatique du poème. Le poème présente dix vers disposés équitablement en deux strophes de cinq vers. Dans la première strophe, l'on note un participe passé (*échoués*) et deux présents de l'indicatif (*tisse/ignorent*), en revanche, dans la deuxième strophe l'inverse se produit avec deux participes passés (*assassinés/ensevelis*) et un présent de l'indicatif (*accompagne*). Ce procédé d'homologie structurelle rend évident une dualité : temps du passé/présent, et par ricochet, ce chiasme temporel semble illustrer une impasse, une progression embarrassée, voire une temporalité inquiétante. La mer est décrite tel un labyrinthe d'où il est impossible d'en sortir. Dans ces circonstances, la mort devient inéluctable. Dès lors, le champ lexical de la mort se développe à travers les termes «corps échoués, linceul, assassinés, ensevelis, mer-tombeau, sépulture». La métaphore de la mort se poursuit et est mise en œuvre par l'anonymat grâce à la négation «sans» dans le syntagme «sans sépulture» qui se charge d'une dimension tragique pour mettre en relief le nombre inconnu et anonyme de morts ensevelis par la force des vagues marines. Les rêves de réussite des migrants virent au cauchemar car, ils se noient à jamais, dans le silence assourdissant de la mer. C'est à juste titre que Josué affirme: «seule le vent marin les accompagne». Que vaut alors une vie livrée aux forces du vent en haute mer?

## 2.2. L'évanescence d'une vie aspirant au mieux-être

La tragédie migratoire est l'image symbolique d'une humanité perdue où des milliers de corps d'inconnus, partis, fuyant l'indigence et la mort, meurent finalement loin de leurs patries. L'Europe scénarise l'Eldorado, l'oasis en tant que continent soucieux des conditions de vie de sa population mais aussi, comme celui où le respect des droits humains est garanti. Pour une jeunesse africaine déboussolée, il y a la conjugaison, d'une part, du déséquilibre des richesses et, d'autre part, de l'image de prestige qui font de l'Europe un appât, un centre d'attraction irrésistible. En d'autres mots, l'Europe rime avec bien-être. La soif d'une vie meilleure est un rêve dont le titre du recueil de poème *Songe à Lampedusa* en esquisse l'évanescence. La faisabilité semble déjà vouée à l'échec. Et, cette obsession malheureusement, cache bien des risques selon les mots de Josué Guébo (2014, p.43): «Le vent marin serait ainsi fait, chacun le vivant selon les vagues de sa dérive». Dans cet extrait, une connotation péjorative affecte le mot *vague*. Ce procédé fait du syntagme «vague», une métonymie faisant de la méditerranée une entité dévoreuse de vies. Le migrant qui s'y aventure est condamné à se perdre dans ces fonds abyssaux. Par conséquent, le pacte qui lie le migrant à la mort se trouve ainsi dévoilé. Le candidat à l'immigration accepte déjà avant tout départ l'idée d'un voyage sans retour. C'est une loi immuable. La mort est sublimée et devient un excipient à la résilience.

## 2.3. La mort comme source de libération

L'exaspération, face aux conditions de vie abjecte et aux expériences traumatisantes qui gâche l'avenir des clandestins, les reconforte dans leur soif extrême de départ de leur pays d'origine. Cette option n'est pourtant pas sans risque. Leur espoir de retrouver une dignité, en Europe, bute contre les vagues assassines des océans. Cette idée est soulignée par la comparaison que Josué Guébo (2014, p. 50.), en ces termes: «À la mer comme à la mort», une comparaison qui desserre la mer du signifié de dénotation:

vague étendue d'eau salée qui couvre une grande partie du globe. Désormais, la mer s'affuble de nouveaux attributs de signification pour se muer en la mort. Dès lors, la mer devient la grande faucheuse, le trépas qui endeuille et engloutit la vie des migrants clandestins. Il y a donc une permanence de la mort. Ici, la dématérialisation de la mort se revêt d'un euphémisme élaboré comme étant un credo. Le migrant est conscient que le radeau qu'il emprunte glisse sur les vagues de la mort. Prendre conscience de sa finitude, c'est accepter de défier la mort ou encore, c'est accepter la mort comme moyen de réalisation de sa plénitude. Tanella Boni (2017, p. 74) le confirme en ces termes:

*Les amputés de l'enfer  
Aux portes de mille silences  
Se souviennent de leur vie antérieure  
Dans les ruelles de la dureté de la vie*

Le quatrain, au plan formel, est mieux indiqué pour exhumer la thématique de la souffrance dont «amputés» en est l'expression achevée. Pour décrire la profondeur de la douleur qui mine le migrant, le poète emploie les morphèmes « enfer » dont le sémantisme définit une douleur atroce au-delà du supportable. À cela s'ajoute l'hyperbole «mille silences» qui connote l'idée d'une perpétuation d'injustices. L'auteur fait une description de la douleur encore vive dans la mémoire des migrants. Typographiquement la progression crescendo des vers est l'expression de la marche d'un forcené décidé à atteindre sa destination quel que soit le risque. Il s'agit, dans la perspective du poète, de donner sens au défi psychologique d'un supplicié, d'un écorché vif. La mort devient un moindre mal. Elle est une épreuve de transcendance qu'il faut affronter sans état d'âme comme l'affirme Josué Guébo (2014, p. 7-8):

*Il y a bien  
Pire qu'un radeau  
À la dérive  
La terre qui ferait naufrage  
Il y a pire qu'un radeau  
À l'agonie  
La terre oubliée  
D'être maternelle  
Il y a bien pire qu'un radeau  
À la dérive  
La terre oubliée  
D'être nôtre*

Le rythme, lisible dans l'anaphore «Il y a bien pire qu'un radeau», souligne une restriction. Il s'agit d'un phénomène linguistique de la négation qui, selon Georges Élia-Safarti (2014, p. 57.) répond à la récusation des évidences de l'opinion commune (la doxa). La mise en œuvre de cette modalité peut à bon droit être désignée comme négation contre-doxique, puisqu'en son principe ce type de négation vise à repousser les idées reçues

L'on déduit que mourir sur un radeau dans la méditerranée sonne comme une épreuve noble comparativement aux maux qui minent « la terre », c'est-à-dire, l'environnement social d'origine. En d'autres termes, le migrant accepte avec philosophie l'idée de l'éventualité de sa mort en mer.

### **3. Un nouvel humanisme au verso de la crise méditerranéenne**

Les structures textuelles en amont d'une création d'œuvre de poésie cachent en aval un message que le poète tente de véhiculer. Il insère donc sa vision du monde à travers l'esthétique tant au plan formel que thématique. Sur ce point, les auteurs, chacun dans son texte, partagent ensemble des caractéristiques communes. La vision humaniste doit s'entendre comme un objectif que s'assignent Tanella Boni et Josué Guébo.

### 3.1. Le redéploiement de l'humain au cœur des politiques sociales

La poésie fonctionnelle est une réalité séculaire notamment depuis l'essai *Qu'est-ce que la littérature?* (Sartre, 1948), dans lequel l'auteur fait de l'engagement la finalité de toute écriture littéraire. Les hommes de lettres se reconnaissent dans cet appel. Il s'agit de réclamer un monde où règnerait la liberté, de partage d'espérance d'un bonheur réalisable par la synergie des énergies. Ce vœu transparaît dans ces propos de Tanella Boni (2017, p. 32):

*Une maison est un petit monde  
Un État tout un monde  
Et le monde aurait pu être  
Un monde majuscule  
Si les cœurs n'étaient  
Le réservoir de tant de souffrances  
D'amertumes  
D'incertitudes  
Qui jamais ne s'ébruitent  
En paroles  
Sauf sur le tard  
Quand le ressentiment  
Prend possession des esprits  
En péril*

La figure de l'épizeuse, visible dans le martèlement du syntagme «monde», capte le regard du lecteur. L'emploi à la fois hyperbolique et métaphorique de «monde majuscule» souligne une aspiration idéalisée, celle de la construction d'une humanité débarrassée d'inhumanités. Le champ lexical de l'inhumanité, en effet, se faufile dans les morphèmes «souffrances, amertumes, incertitudes, ressentiment, péril». Le poète propose alors une méthode pour parvenir à cet objectif. Il s'agit, de concevoir et de gérer le monde sur des bases solides d'humanité.

### 3.2. L'appel à l'union, à une fraternité vraie

Milner ([2002] 2008, p. 161) affirme: «La littérature, comme forme idéologique, implique des décisions sur l'écriture – et réciproquement, [...] toute décision d'écriture engage une idéologie». Il soutient que la forme d'écriture cache une vision du monde et que le mécanisme de disposition poétique est porteur d'un sémantisme. Les vers des poètes sont relativement courts. Les poèmes également sont concentrés au milieu de la page. Une telle disposition typographique illustre la promotion du raffermissement des liens entre les humains. C'est aussi un appel à la tolérance.

L'on comprend que le poète plaide pour que des politiques à visages plus humaines soient les offres proposées à l'homme, notamment, les migrants. Si les européens ont le droit de voyager librement et même de s'installer bien des fois en Afrique, c'est parce qu'il y a eu toujours un pont jeté entre les deux continents : l'Europe et l'Afrique. S'il doit y avoir des échanges et donc des voyages, il ne faudrait pas que cela soit effectué dans un sens ou dans une direction unique. Ce propos de Tanella est renchéri par Josué Guébo (2014, p. 52) dans les vers suivants:

*Le pont serait atteint  
Mouillé jusqu'au cou  
Du fuel d'une collusion avec l'autre rive  
Joindre les bords  
Rôle sacré des ponts  
Depuis la nuit des temps  
Mais le fuel  
Lui a construit un pont à sens unique*



Les expressions métaphoriques «le pont, une collusion, l'autre rive, joindre les bords, rôle sacré des ponts, construit un pont» soulignent l'idée d'établir une connexion entre les États. Le groupe adjectival «pont à sens unique» confirme l'urgence de briser les barrières et les frontières afin de faciliter la mobilité des voyageurs. Le poète semble dénoncer l'attitude raciste des pays européens qui empêche l'ouverture à l'autre mettant en débat la thèse de la libre circulation des personnes. Cet appel du poète répond à la problématique posée par *Les frontières mondialisées* (Sabine Dullin et Etienne Forestier-Peyrat, 2015). L'altérité serait, dès lors, le plus haut témoignage de l'humanité car faisant fi de tout type de clivage. Tanella Boni (2017, p. 18) le souligne en ces termes:

*Ce temps intérieur est le mien  
On y rencontre de petites musiques  
Tissées fil à fil  
Comme un pagne de coton fait main  
Chaque plante  
Chaque fibre y trouve sa place  
Chaque insecte y apporte son chant*

Le poète présente sa définition de l'altérité, du vivre ensemble, de l'union comme étant «un pagne». Le jeu structurel du pagne part du principe qu'il est tissé par une mosaïque de fil. Ainsi, le champ lexical de l'inclusion est organisée autour de la reprise cyclique du pronom «chaque». Il traduit l'évidence selon laquelle l'identité de tous les hommes sans exclusive est requise autour du projet de de l'humanisme.

## **Conclusion**

Le projet humaniste est le principal leitmotiv qui se dessine en filigrane dans les deux recueils de poèmes. Toute la poésie des deux auteurs est construite autour de cette thématique. La preuve est illustrée par le cri de cœur, le plaidoyer pour juguler la saignée méditerranéenne. Les poètes placent en premier lieu les politiciens dans le dispositif de mise en péril de l'espèce humaine car, leur mauvaise gestion des richesses nationales et leur manque d'offre de gouvernance politique favorisent à la fois des conditions de vie difficiles et des crises militaires.

Les deux auteurs, dans une description macabre, poétisent les cascades de morts dans la méditerranée. En réalité, l'obsession au voyage clandestin pousse les migrants à minimiser les risques encourus lors des traversées océaniques. Le désir de fuir tous les dangers qui les menacent dans leur pays d'origine sublime l'idée de la mort. C'est pourquoi, Josué Guébo et Tanella Boni plaident pour que la dignité humaine soit préservée. Selon eux, il faut réintroduire l'humain au centre des préoccupations des défis du millénaire. C'est à cette condition que l'humanité pourrait se vivre au sens de l'altérité, du partage fraternel, gage de de la concorde à l'échelle planétaire.

**Bibliographie**

- BARTHES Roland, 1973, *Le Degré zéro de l'écriture: Nouveaux essais critiques*, Paris, Seuil.
- BONI Tanella, 2017, *Là où il fait si clair en moi*, Paris, Éditions Bruno Doucey.
- DULLIN Sabine et Étienne Forestier-Peyrat, *Les frontières mondialisées*, 2015, Paris, PUF.
- GUÉBO Josué, 2014, *Songe à Lampedusa*, Abidjan, Panafrika/Silex/Nouvelles du Sud.
- HAUSSER Michel, 1988, *Pour une Poétique de la négritude*, Tome1, Abidjan, CEDA/SILEX.
- MAZALEYRAT Jean, 2016, *Éléments de métrique française*, Paris, Armand Colin.
- SAFARTI Georges-Élia, 2014, *Éléments d'analyse du discours*, 2<sup>e</sup> édition, Paris, Armand Colin.
- SARTRE, Jean-Paul, 1948, *Qu'est-ce que la littérature*, Paris, Gallimard.
- «Harranaga» in <http://fr.m.wikipedia.org/wiki/Harrag>, (23.02.2019).